

# Sur la langue empruntée dans *La Petite Fadette*: Le berrichon et *el pallarès*

**Concepció Canut**

E.O.I. Lleida

ccanut@msn.com

Rebut: 15 gener 2008

Acceptat: 30 abril 2008

## RESUM:

**Sobre la llengua emprada a *La Petite Fadette*: el *berrichon* i el *pallarès***

En aquest article pretenem demostrar la existència de punts comuns entre la llengua utilitzada per George Sand a *La Petite Fadette* i el dialecte de la llengua catalana emprat a les comarques situades al nord de la província de Lleida: al Pallars Sobirà, a les valls de Flamicell i Bòsia: un dialecte, anomenat *pallarès*, que esta en perill d'extinció. Una distància temporal de mes d'un segle ens separa de l'esforç realitzat per George Sand en reivindicar la parla de la seva terra natal. La biblioteca històrica de la ciutat de París conserva dos manuscrits inèdits de gran interès pels estudiosos de l'obra de George Sand. Es tracta d'una llista de paraules en *berrichon* recollides i escrites a mà per ella mateixa. (col·lecció George Sand Ms O2, Ms O3). En la seva correspondència amb el comte Jaubert parla del projecte d'elaborar una gramàtica i un diccionari del seu idioma. La llengua era un tema que li interessava força, i a que sovint l'escriptora feia esment com a justificació del tractament que li donava. Proporcionen un seguit d'exemples, fonamentalment a nivell lèxic, i comparem els punts comuns. Es tracta així doncs d'una lectura de *La Petite Fadette* que posa de relleu el fet que George Sand era una ànima preocupada per conservar el color local del *berrichon*, la qual cosa ens ha permès una comparació amb el nostre estimat *pallarès*.

## MOTS CLAU:

Llengua, berrichon, pallarès, comparació, diccionari, color local.

RÉSUMÉ:

**Sur la langue empruntée dans *La Petite Fadette*: Le berrichon et el *pallarès***

Cet article prétend démontrer qu'il existe des points communs entre la langue empruntée par George Sand dans *La Petite Fadette* et la langue catalane dans le dialecte utilisé dans les contrées situées au nord de la province de Lleida: au Pallars Sobirà, aux vallées du Flamicell et Bòsia: un patois, appelé *pallarès*, qui est en danger de mort. Un décalage temporel de plus d'un siècle nous sépare de l'effort réalisé par George Sand, en revendiquant le parler de sa terre natale. La bibliothèque historique de la Ville de Paris conserve deux manuscrits inédits d'un grand intérêt pour les studieux de l'œuvre de George Sand. Il s'agit d'une liste de mots berrichons recueillis par elle et écrits de sa main, et un précis de grammaire du patois berrichon (collection George Sand Ms O2, Ms O3). Dans sa correspondance avec le comte Jaubert elle nous parle du projet d'élaborer une grammaire et un dictionnaire de son idiome. La langue, c'était un sujet qui la tenait au cœur, abordé, à maintes reprises par elle-même, comme justification du traitement qu'elle lui donnait. Nous fournissons des exemples, surtout à niveau lexical et nous comparons les points communs. Il s'agit donc, d'un degré de lecture de *La Petite Fadette*, soulignant que George Sand est une âme soucieuse de conserver la couleur locale du berrichon, ce qui nous a permis de le comparer avec notre cher *pallarès*.

MOTS CLÉS:

Langue, berrichon, *pallarès*, comparaison, dictionnaire, couleur locale.

RESUMEN:

**A propósito de la lengua utilizada en *La Petite Fadette*: el berrichon y el *pallarès***

Este artículo pretende demostrar que existen puntos comunes entre la lengua utilizada por George Sand en *La Petite Fadette* y la lengua catalana en el dialecto usado en las comarcas situadas en el norte de la provincia de Lleida: en el Pallars Sobirà, en los valles de Flamicell y Bòsia: un dialecto, denominado *pallarès*, que está en peligro de muerte. Una distancia temporal de más de un siglos nos separa del esfuerzo realizado por George Sand al reivindicar el habla de su tierra natal. La biblioteca histórica de la ciudad de París conserva dos manuscritos inéditos de un gran interés para los estudiosos de la obra de George Sand. Se trata de una lista de palabras en *berrichon* recogidas por ella y escritas de su mano (colección George Sand Ms O2, Ms O3). En su correspondencia con el conde Jaubert habla del proyecto de elaborar una gramática y un diccionario

de su idioma. La lengua era un tema que le era caro, abordado varias veces por la escritora como justificación del tratamiento que le daba. Proporcionamos una serie de ejemplos, sobre todo a nivel léxico y comparamos los puntos comunes. Se trata, pues, de una lectura de *La Petite Fadette* que subraya que George Sand es un alma preocupada por conservar el color local del *berrichon*, lo que nos ha permitido una comparación con nuestro querido *pallarès*.

**PALABRAS CLAVE:**

Lengua, berrichon, pallarès, comparación, diccionario, color local.

**ABSTRACT:**

**Concerning the language used in *La Petite Fadette*: the *Berrichon* and *Pallarès* dialects**

This article aims at demonstrating that there are points in common between the language used by George Sand in *La Petite Fadette* and the Catalan dialect used in the counties in the north of Lleida province. In the area of Pallars Sobirà, in the valleys of Flamicell and Bòsia, there is a dialect called *Pallarès* which is at risk of extinction. A period of more than a century separates us from the efforts made by George Sand to vindicate the speech of her native land. The history library of the city of Paris contains two unpublished manuscripts of great interest for those studying the work of George Sand. There is a list of words in *Berrichon* collected by her and written in her own hand (George Sand collection Ms O2, Ms O3). In her correspondence with Count Jaubert she talks of a project to produce a grammar and dictionary of her language. Language was a subject that was dear to her heart, which she tackled as justification for the treatment she gave it. We provide a number of examples, especially at the level of lexis, and compare the common points. This is therefore a reading of *La Petite Fadette* that underlines the fact that George Sand is a soul concerned with preserving the local colour of *Berrichon*, which has allowed us to make a comparison with our own dear *Pallarès*.

**KEYWORDS:**

Language, Berrichon, Pallarès, comparison, dictionary, local colour.

George Sand fait partie de la première génération d'écrivains ayant professionnalisé le métier de la plume au XIXe siècle, parmi lesquels Balzac, Hugo, Dumas, Sue; nous tenons à relever aussi le fait que c'est une femme, possiblement la seule de cette période, qui ait triomphé et que son succès

retentit encore. George Sand, géant féminin dans le monde des lettres, est considérée une femme libre, avancée pour son temps, parce que mener une vie indépendante, être féministe avant la lettre, ne devait pas être facile au XIXe siècle. Sa vie privée a été un combat tumultueux, douloureux, toujours à la recherche de la liberté. Ses voyages, son engagement personnel, lui ont permis à travers ses textes de nous offrir une vision moderne du monde, regardé avec des yeux de femme. Ajoutons à cela que son «féminisme», qui fut possible grâce à son Nohant<sup>1</sup>, comme ses romans et ses articles n'auraient peut-être pas existé sans son patrimoine; elle a bien suivi le conseil de sa grand-mère, donné avant sa mort, qui lui recommandait de le garder comme refuge et de ne jamais le vendre. Au moment où Aurore Dupin décide de se muer en George, elle prend l'habitude sans doute en partie fondée de parler d'elle-même au masculin, elle se fait objet de scandale, fumant et s'habillant en homme, ce qui lui permet de faire de sérieuses économies en blanchisserie et de ne pas se soucier de protéger ses dentelles comme l'indique Novarino:

Ainsi déguisée en étudiant ou en travailleur élégant, l'aristocrate descendante d'Aurore de Königsmark était prête à se lancer dans des équipées dont le but avoué était de gagner de l'argent. Lucide une fois de plus, l'amoureuse jeune femme était parfaitement consciente qu'il lui fallait de l'argent pour elle et pour son petit Jules<sup>2</sup>.

George Sand considérée à juste titre comme le premier en date des écrivains régionalistes, eut pourtant un maître sur ce point: Henry de Latouche, qui était épris de sa terre natale et qui avait essayé de créer dans ses textes une atmosphère berrichonne à l'aide de la description des paysages, des allusions aux coutumes régionales avec l'utilisation des termes propres au Berry. Sand le considéra un modèle, il lui suggéra des procédés qui postérieurement devinrent habituels chez les écrivains régionalistes, cependant, elle alla plus loin, c'est elle qui utilisa pour la première fois la langue paysanne dans la littérature, les romans de Sand sont remplis d'expressions propres au patois berrichon. Cette originalité linguistique a attiré l'attention non seulement des grammairiens, mais aussi des lecteurs, c'est pourquoi de nos jours on a entrepris d'abondantes études sur la langue de Sand dans les romans champêtres. Cette langue un

<sup>1</sup> "Néixer hereva d'una possessió, per petita que aquesta sigui, té els seus avantatges! No crec que hagués pogut escriure tant si no hagués tingut les espatlles cobertes pel que em deixà en herència l'àvia". Traduction: "Naître héritière d'une propriété, si petite soit-elle, a ses avantages! Je ne crois pas qu'il aurait été possible de me vouer à l'écriture, si je n'avais pas eu tous mes besoins matériels satisfaits avec l'héritage de ma grand-mère" in LÓPEZ Miquel, *Corambé. El dietari de George Sand*, Pagès Editors, 2004, p. 93.

<sup>2</sup> NOVARINO Albine, *George Sand ou l'amour du Berry*, Presses de la Cité, 2004, p. 307.

peu artificielle, certes, a comporté à l'auteur des difficultés, car elle a dû créer une méthode pour étudier les faits de langue auxquels les gens instruits n'avaient jamais prêté grande attention. Cet artifice de la langue régionale tient aux conditions de la littérature régionaliste, forcée de respecter des habitudes locales, tout en restant intelligible aux lecteurs. La bibliothèque historique de la Ville de Paris conserve deux manuscrits inédits d'un grand intérêt pour les studieux de l'œuvre de George Sand. Il s'agit d'une liste de mots berrichons recueillis par elle et écrits de sa main, et un précis de grammaire du patois berrichon (collection George Sand Ms O2, Ms O3). Dans sa correspondance avec le comte Jaubert elle nous parle du projet d'élaborer une grammaire et un dictionnaire de son idiome. Certainement tous ces travaux de recherche linguistique, consistant à noter sur le vif le parler des paysans, ont précédé de deux ou trois ans la rédaction de *La Petite Fadette*. Nous allons, donc, observer le langage qu'elle met dans la bouche des paysans, ce qui va nous permettre de constater que la langue, c'était un sujet qui la tenait au cœur, abordé, à maintes reprises par elle-même<sup>3</sup>, comme justification du traitement qu'elle lui donnait. Elle nous explique qu'elle fait parler à ses personnages «une traduction libre», car la reproduction du dialecte berrichon, tel quel, deviendrait impossible. Cependant

George Sand utilise un style naturel qui prend sa source dans la langue parlée du peuple paysan. Ici commence la vraie difficulté, car si ce langage s'étend de bouche à oreille dans un petit cercle d'initiés habitués à leur patois, il prend toute vertu d'intelligibilité lorsque l'œuvre est imprimée à l'usage de la nation entière. Il faut alors que l'écrivain se livre à un exercice de transcription d'une difficulté extrême<sup>4</sup>.

On ne peut pas non plus alléguer que les personnages utilisent un registre de langue soutenu. L'auteur ne se sent pas satisfaite en donnant une coloration linguistique propre de son Nohant, elle est convaincue qu'au Berry on parle la plus ancienne langue d'oïl conservée en France. De ses lectures de Rabelais et des poètes de la *Pléiade*, elle a certainement saisi des mots et des tournures restées familières aux paysans du Centre de la France. Aussi notre romancière voit-elle dans le patois de Nohant, le berrichon pur et le français le plus primitif. En plus elle possède la conviction philologique qu'il faut la conserver comme témoignage d'antan, c'est pourquoi multitude de détails prouvent que le fruit de l'union de la langue populaire et d'une prise de position stylistique conduisent

<sup>3</sup> SAND George, *Jeanne in Oeuvres Complètes*, Slatkine Reprints, Genève, 1980.

<sup>4</sup> TOESCA Maurice, "L'originalité de l'oeuvre" in SAND, G. *François de Champi*, Livre de Poche, p. 201.

à un résultat final d'ordre littéraire qui répond à un double projet esthétique: un roman du Berry et à la fois un conte moral, dans un cadre champêtre qui a la prétention de palier le spectacle des maux réels.

Ses revendications, ses efforts pour conserver cette richesse linguistique ont lieu vers la moitié du XIXe siècle et c'est dans un Berry<sup>5</sup> aride et romantique, terre de charme et de sorcellerie à cette époque-là, que George Sand vécut des années heureuses et peu connues de son enfance et de sa vieillesse; elle y était très attachée. Pendant son séjour vénitien, désastreux sous plusieurs angles, elle regrette le retour à sa terre natale. Novarino nous décrit la situation avec ces mots:

Souvent, pour tenter d'oublier sa solitude et son désarroi, la jeune femme, qui se sentait exilée loin de son rassurant Berry, se mettait à la fenêtre. Elle laissait errer son regard sur la ville mythique, contemplait les dômes et les campaniles, tenait de se distraire en écoutant le chant des gondoliers. Elle n'avait en réalité qu'une hâte: avoir la force physique de partir, être enfin en mesure de quitter la maudite cité des Doges pour regagner son cher Nohant.<sup>6</sup>

Le Berry des traînes, des traques, des vallons et des mares, des landes et des prairies fut source d'inspiration pour ses textes. La présence de sa terre natale, de ses gens, de leur mode de vie, et de s'exprimer dans *La Petite Fadette* nous paraît motif attirant pour chercher des équivalences ou des ressemblances sur quelques termes dans une autre langue: le catalan, concrètement dans son dialecte le nord occidental, *el pallarès*. Nous avons donc constaté que cette langue berrichonne, appelée patois de milieu rural, et en voie d'extinction, (seuls les berrichons nés entre les deux guerres la connaissent encore) a subi aussi des pertes, des transformations lexicales comme le *pallarès*.

George Sand était sensible à cet appauvrissement linguistique, d'où sa lutte pour la conservation de ce trésor. Ce phénomène, d'ailleurs inévitable de disparition d'un parler local, est dû à l'évolution sociale d'un territoire. La transformation économique a amené des conséquences, d'une part la perte d'un corpus linguistique et d'autre part la diminution du nombre d'usagers, car les mouvements migratoires ont tendance à abandonner les milieux ruraux pour les milieux urbains. Cet épiphénomène s'est produit aussi en Catalogne, l'opposition, vivre à la campagne ou vivre dans la grande ville, a comporté, avec l'arrivée de flux migratoires d'autres communautés linguistiques et

<sup>5</sup> Le Berry fut un temps un comté indépendant, c'est une province historique de la France de l'Ancien Régime, ayant pour capital Bourges. Actuellement, les frontières du Berry sont essentiellement celles des deux départements de l'Indre et du Cher.

<sup>6</sup> NOVARINO Albine, *op. cit.* p. 317.

d'autres causes bien sûr, la perte ou disparition de dialectes ou patois. En tant qu'usagers d'une langue minoritaire: le catalan, nous nous sommes posé la question sur la proximité qui peut exister entre le berrichon emprunté dans *La Petite Fadette* et le parler (qui est aussi en voie d'extinction) emprunté par une minorité de gens d'un territoire très peu peuplé, situé au nord de la zone de Ponent<sup>7</sup>, dans les Pyrénées. Ce parler -ne coïncide pas toujours avec le catalan standard<sup>8</sup>-, est revendiqué par certains usagers, quelques intellectuels et studieux de la langue. Les moyens de communication, surtout la presse écrite locale se fait écho de ces revendications lorsque l'occasion se présente. Dolors Sistac exprime ses impressions à ce propos<sup>9</sup>.

Avec un décalage temporel de plus d'un siècle, George Sand en France a revendiqué le parler de sa terre natale, de nos jours en Catalogne nous assistons à un effort de prise de conscience de la valeur culturelle de la langue, de ses variantes et aussi la publication de textes qui visent ce même objectif, dans ces contrées catalanes, où les spécificités lexicales, morphologiques, syntaxiques, et même phonétiques sont évidentes. Ces contrées, avec une démographie très basse, situées au nord de la province de Lleida: au Pallars Sobirà, et aux vallées du Flamicell et Bòsia utilisent ce langage commun, un sous dialecte ou patois appelé: *pallarès*, qui est en danger de mort. Les frontières linguistiques entre celui-ci et le *lleidatà* ne sont pas clairement délimitées; c'est pourquoi les termes relevés dans cette étude peuvent aussi bien trouver leur correspondant dans l'un ou dans l'autre. Le *pallarès* est propre des zones pyrénéennes qui, à cause de leur géographie et des circonstances historiques qui s'en dérivent, sont restées très isolées le long des siècles. Dans ces coins de montagne ce parler archaïsant s'est conservé jusqu'à la deuxième moitié du XXe siècle. Le Berry, à l'époque de G. Sand était aussi très isolé, la modernité n'était pas entrée dans cet univers rural qui gardait les traditions et par conséquent la langue. Notre auteur tenait à la sauver comme un patrimoine, c'est pourquoi elle a répertorié des mots berrichons<sup>10</sup>, des formes grammaticales, des chansons, des habitudes,

<sup>7</sup> Territoire qui correspond à une circonscription de Lleida.

<sup>8</sup> À ce propos, je tiens à mentionner *Urc, Monografies Literàries de Ponent*, Ed. Ajuntament de Lleida i de Tàrraga, 1989.

<sup>9</sup> SISTAC Dolors, "Parlars (I) (II)" in *Foc d'encenalls*, Ed. La Mañana, Lleida, 2007, p. 66, 67.

<sup>10</sup> PARENT Monique. "George Sand et le patois berrichon" in *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, avril-mai 1954. pp. 407-448 nous offre la transcription du glossaire manuscrit par George Sand de 1840-1843, donc pour l'écriture de *La Petite Fadette*, il est bien probable que l'auteur s'en soit servi. D'autant plus que le comte Jaubert avait envoyé à notre auteur, à cette date le *Vocabulaire du Berry et quelques cantons voisins* et Henri Latouche fut pour elle un maître comme écrivain régionaliste.

mais surtout le plus remarquable, c'est que dans ses œuvres elle l'a utilisée. L'usage d'une langue c'est la seule stratégie qui peut la préserver de la mort.

Avec cet écart temporel et sans prétention de faire de la dialectologie, comme affirme Pep Coll,<sup>11</sup> il s'agit de chercher ce qui a été fait ou qui est en train de se faire et qui consiste à écouter attentivement les mots du peuple avec le désir de sauvegarder tout ce qui vaut la peine d'être sauvé.

Pour ce faire, nous allons d'abord, zieuter les hameaux presque dépeuplés, où quelques personnes âgées trouveront du plaisir à nous faire part de certains fossiles linguistiques. Donc, il s'agit là d'une recherche orale surtout, et postérieurement nous allons fureter dans des documents. À niveau écrit<sup>12</sup> nous constatons le manque de matériel. Ce territoire éloigné des centres urbains de production littéraire a eu du mal à conserver jusqu'à présent cette richesse de façons de dire, par plusieurs raisons: la langue catalane vit une situation précaire, la politique linguistique<sup>13</sup> des pouvoirs publics mise pour une langue normative standard, dans le but d'en garantir la survie; la radio, la télévision, à la portée de tout le monde dans ce début de siècle impose un parler uniformisé. La tradition orale, qui pendant des décennies avait favorisé la transmission de contes et des histoires autour de la cheminée de génération en génération, est disparue à cause des transformations économiques, sociales et culturelles. Un notable dépeuplement des zones rurales au profit de la grande ville est en train de se produire depuis un demi-siècle. Par conséquent ces trésors linguistiques sont difficilement fixés dans les dictionnaires et peu empruntés par des écrivains<sup>14</sup>. Notamment, comme faisait George Sand jadis,

<sup>11</sup> "... tots els que escrivim en terres nord-occidentals dels Països Catalans tenim la funció (entre altres) de salvar una colla de mots i expressions deixats fins ara de la mà de Déu i dels gramàtics. (...) La llengua catalana no es pot permetre el luxe de perdre aquest tresor lingüístic que ha sobreviscut a les valls del Pirineu i a les planes de l'interior". Traduction: "... tous ceux qui écrivons dans les terres nord-occidentales des Pays Catalans nous avons comme fonction (parmi d'autres) de sauver beaucoup de mots et d'expressions abandonnés jusqu'à présent à la volonté de Dieu et des grammairiens. (...) La langue catalane ne peut pas se permettre le luxe de perdre ce trésor linguistique qui a survécu dans les vallées pyrénéennes et dans les plaines de l'intérieur" in COLL, Pep, "Treure les paraules al sol" in *Urc, Monografies literàries de Ponent*, op. cit p. 16.

<sup>12</sup> Exception faite de quelques études, méritoires à nos yeux par leur rareté, parmi lesquelles nous tenons à mentionner *Aina*, Grup d'Estudis de Llengua i Literatura de Ponent, 2007. Réalisée dans le marc du projet "Aixalda".

<sup>13</sup> Voir Pueyo i Paris, Miquel. *La política lingüística com a política social*, Generalitat de Catalunya, Departament de la Vicepresidència, 2007.

<sup>14</sup> Nous tenons à remarquer qu'un nombre réduit d'auteurs: Maria Barbal, Jaume Cabré, Pep Coll, Dolors Sistac, parmi d'autres publient des textes dans cette variante dialectale et luttent, et revendiquent ces richesses qui ont failli se perdre. Des efforts sont réalisés par Joan Ordi Gomà et son équipe, dans le domaine éducatif. Dans la littérature enfantine vient de voir le jour le premier

dé nos jours, des auteurs<sup>15</sup> d'origine locale, et soucieux de sauver ce parler authentique, situent non seulement l'action de leurs romans dans cet espace géographique mais ils s'engagent à réaliser des recherches sur le terroir, profitant de leur origine et du contact amical maintenu avec les villageois qui ont une attitude favorable à réutiliser le parler spontané, pour que le chercheur puisse en enregistrer le lexique caractéristique.

Quant à nous, notre tâche va consister à relire *La Petite Fadette* en scrutant les éléments linguistiques et /ou culturels qui pourraient trouver un point commun, pas en faisant de la littérature comparée, avec la langue parlée ou la langue écrite de la communauté linguistique mentionnée supra, mais plutôt nous allons nous appliquer à une recherche linguistique, même si elle sera limitée surtout au champ lexical.

George Sand connaissait des textes rédigés en langue occitane<sup>16</sup>, la parenté entre celle-ci et le catalan est une réalité qui pourrait expliquer ces coïncidences des termes communs. En outre, elle avait séjourné dans les Pyrénées, avait écouté le jargon des métayers, des braconniers dans les parties de chasse et qu'elle réemployait certainement dans ses communications épistolaires avec Aurélien lorsqu'elle ne passait pas son temps à expérimenter des recettes de cuisine et à s'ennuyer terriblement.

Dans le but de simplifier le travail du lecteur, lorsque nous relevons des vocables de *La Petite Fadette*<sup>17</sup>, nous indiquons entre parenthèses la page de l'édition avec laquelle nous travaillons. Et, bien entendu, comme nous ne prétendons pas être exhaustifs, nous présenterons uniquement quelques exemples, les plus représentatifs, certainement de ces caractéristiques linguistiques des deux côtés des Pyrénées.

L'usage du patronymique féminin, précédé de l'article désigne volontiers la fille ou la femme d'un individu en patois berrichon. **La Sagette** (38) a une connotation valorisante, c'est la femme qui sait, qui est capable. La même utilisation: «On consulta aussi **la Baigneuse de Clavières**, la femme la plus savante du canton après **la Sagette**, qui était morte...» (190) Il s'agit de la femme du Baigneux. Comme **la Merlaude**, **la Barbeaude**, femmes de

---

volume *Cantallops*, une collection qui prétend être distribuée dans les écoles de la région pour que les enfants connaissent le parler de leurs ancêtres.

<sup>15</sup> COLL Pep, "El parlar del Pallars" Ed. Empúries, Barcelona, 1991.

<sup>16</sup> "George Sand havia llegit la balada *Els dos bessons (Lous dus Fray Bessous)* que el poeta occità Jacques Boé (Jasmin) havia publicat el 1846. Aquest poema va ser una important font d'inspiració per a la composició de *La Fadetta*". Traduction: «George Sand avait lu la ballade *Lous dus Fray Bessous* que le poète occitan Jacques Boé (Jasmin) avait publiée en 1846», in SOLÉ, C. "Introducció" in *La Fadeta*, Pagès. Ed. Lleida, 2006, p. 5.

<sup>17</sup> SAND George, *La Petite Fadette*, Gallimard, Paris, 2004.

Merlaud et Barbeau respectivement. Un emploi similaire est attesté dans un texte littéraire catalan, qui met en évidence cette variante commune du patois berrichon et du dialecte *pallarès* dans le roman<sup>18</sup> de Pep Coll, dont un des personnages secondaires *El Tinet de la Roieta* est un enfant, fils d'une dame appelée *Roia*. Le diminutif acquiert une valeur affective. Dans un registre familial oral, cette pratique peut exprimer aussi une nuance péjorative, dans certaines situations méprisantes, due à l'emploi de l'article.

Pour des raisons expliquées avant, il devient impossible de trouver un parallélisme à l'écrit, entre les deux langues, parfois nous relevons des points communs entre des expressions ou vocables de *La Petite Fadette* qui ont uniquement leur correspondant à la langue parlée. À partir de 1790, on a supprimé en France le **droit d'aînesse**, toutefois George Sand reprend le terme. L'héritier, étant l'aîné, jouissant de ce droit, pose un problème à la sage-femme au moment d'assister à l'accouchement «qui les reçut dans son tablier comme ils venaient au monde, n'oublia pas de faire au premier né une petite croix sur le bras avec son aiguille, parce que, disait-elle, un bout de ruban ou un collier peut se confondre et faire perdre le **droit d'aînesse**» (38). L'auteur se fait un devoir de respecter ce droit. Dans le contexte catalan *l'hereu*, a joui, depuis la nuit des temps, des privilèges par opposition aux *cabalers*, les autres membres de la fratrie; cette organisation familiale était clairement la même dans les deux contrées: Le Berry et El Pallars.

Le monde qui entoure l'enfance a énormément évolué surtout en ce qui concerne la layette. On n'habille point les bébés à l'ancienne. Le narrateur dit: «La première fois qu'on leur ôta leur **fourreau** pour les conduire à la messe en culottes, ils furent habillés du même drap, car ce fut un jupon de leur mère qui servit pour les deux habillements...» (45). Le terme **fourreau** équivaut au catalan *faldar*, *bolquer*, pièce d'étoffe avec laquelle on enveloppait le nouveau-né. Ce vêtement ne s'emploie guère et n'apparaît plus dans le dictionnaire, cependant l'expression *un nen de bolquers* nous remet à l'idée d'un bébé. Cependant, en nous plongeant dans des textes, de Caterina Albert i Paradís, (née à l'Escala -Girona- en 1896 et décédée en 1966), qui publiait sous le pseudonyme de Victor Català, et qui, à nos yeux, a un énorme souci pour la langue comme ses contemporains d'ailleurs. Elle n'appartient pas à la circonscription géographique du Pallars, toutefois elle reprend aussi ses racines champêtres, et cette langue reçut une attention spéciale. Malgré l'écart temporel aussi entre Victor Català et George Sand, nous tenons à signaler que le terme *bolquers* est emprunté par Victor Català<sup>19</sup>.

<sup>18</sup> COLL Pep, *El salvatge dels Pirineus*, Edicions 62, Barcelona, 2005, p. 76.

<sup>19</sup> «*Mentre anà amb bolquers, gairebé ningú no va veure el nen; però així que començà a caminar, la mare o l'àvia el treien al carrer...*» Traduction: «Pendant qu'il porta le fourreau, presque

C'est surtout le champ sémantique de la campagne, qui nous offre le plus large éventail de termes à analyser. Le travail agricole se faisait à la main, les agriculteurs cultivaient la terre à l'aide d'animaux. Les machines étant inexistantes le paysan labourait avec la charrue tirée par des bœufs. L'expression **toucher les bœufs** (49) devient incompréhensible au lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle, l'évolution socio économique de l'agriculture a mené certains instruments de travail vers l'écomusée et les mots qui les désignent sont devenus des archaïsmes. Il faut se situer dans le temps, où pour labourer un champ il fallait disposer d'une paire de bœufs, animaux se déplaçant très lentement, et pour creuser le sillon le paysan devait les fustiger avec un long bâton muni d'une pointe métallique (en catalan nous avons *agullada*<sup>20</sup> pour désigner **aguillée** utilisée pour le bouvier pour piquer les bœufs) pour les faire avancer plus vite les animaux et vers la direction voulue. Le paysan catalan utilise aussi *tocar els bous o les vaques* dans ce même sens.

De la description de la demeure des protagonistes nous citons: «La maison du père Barbeau était bien bâtie, couverte en tuile, établie en bon air sur la côte, avec un jardin de bon rapport et une vigne de six **journaux**» (36) Le substantif **journaux** n'a rien à voir avec les pluriel de **journal**. Par le contexte on comprend qu'il s'agit d'une mesure d'agronomie de superficie, un peu arbitraire peut-être qui correspondait à la mesure qu'un homme pouvait cultiver pendant une journée. Dès le début du siècle le système métrique décimal s'était imposé, mais par inertie le peuple continuait à emprunter le nom des mesures traditionnelles. Dans le milieu rural catalan du Pallars on peut encore entendre *jornals de sembradura*, ce qui répond uniquement à la conservation d'une forme d'expression, comme celle qui se rapporte à l'argent: «Toutes les nourrices que le père Barbeau put trouver lui demandèrent donc dix-huit **livres** par mois, ni plus ni moins qu'un bourgeois» (41). Le franc était instauré depuis 1795, mais les gens continuaient à parler de **livres**.

Encore une référence au terroir: «Quand à nos bêtes, elles sont si belles qu'on est surpris de voir un pareil troupeau à des gens qui n'ont de pacage autre que le **communal**» (133). Le fait de ne pas posséder de prairies, ne présupposait pas que le bétail serait maigrichon et famélique, car la commune mettait à disposition des pauvres, des herbages, où ils pouvaient faire pâturer leur bétail, ainsi dans les contrées pyrénéennes nous rencontrons *el comunal*, le même terme avec une signification un tout petit peu différente. Il s'agit donc des espaces où la collectivité, la population du village peut amener les bestiaux

---

personne ne vit l'enfant; mais aussitôt qu'il commença à marcher, la mère ou la grand-mère le sortaient dans la rue", in CATALÀ Victor, *Drames rurals Caires vius*, MOLC, 1982, p.18.

<sup>20</sup> Attesté dans le DCVB

paître l'herbe, sans que la classe sociale soit une contrainte imposée *sine qua non*.

Pour être à l'abri du besoin il faut aiguïser l'imagination, et cet exercice est aussi souvent réalisé par le paysan berrichon que par celui qui habite les Pyrénées. Alors «Madelon faisait de la feuille pour ses moutons» (143). Le texte ne dit pas qu'il s'agit de tailler les branches du frêne, qui se conservent en bon état et qui sont nourrissantes pour certains animaux: les vaches, les lapins... même quelques mois après avoir été coupée. L'expression équivaut au catalan à *fer fullats*<sup>21</sup> qui est bien connue par les montagnards. Vers la fin de l'été, surtout si l'on prévoit un hiver rigoureux, ou bien si les fourrages dans la grange ne vont pas suffire pour les mois à venir, ils taillent les arbres, de telle façon qu'avec les branches on puisse faire des gerbes qu'ils gardent à l'intérieur du hangar pour le séchage et postérieurement ils vont utiliser comme mangeaille pour le bétail lorsque la neige ne permettra pas de quitter l'étable pour aller pâturer en plein air.

L'organisation du travail et les conditions sont à observer: «Au bout de l'année, il vous faudrait toujours en louer un quelque part», et un peu plus bas «Vous ne le louerez peut-être pas où vous voudrez» (64). Ce sens du verbe **louer** ne se trouve pas dans les quatre entrées du dictionnaire *Le Petit Robert*. La signification en français actuel correspondrait à «faire un stage de formation d'une année que la jeunesse suivrait chez un grand agriculteur, en tant que serviteur, en apprenant des rudiments d'éleveur ou d'agriculteur». Ce jeune était donc, nourri et logé, et il recevait une petite compensation économique. L'objectif de **louer** un des bessons répondrait à une volonté éducative: les séparer dans le but d'éviter ainsi un excès d'amitié entre Sylvinet et Landry (ce qui angoissait les parents) plutôt qu'à une situation précaire. George Sand nous présente une famille aisée, contrairement à la majorité de familles de cette époque dans Le Berry, qui avaient beaucoup d'enfants et qui utilisaient ce système d'apprentissage pratique et économique pour leur progéniture, quand on ne pouvait pas la nourrir. À cette occasion le verbe est à la forme transitive, postérieurement, l'auteur l'utilise à la forme pronominale: «on dit que j'ai seize ans et que je pourrais bien me louer, alors j'aurais mes gages et le moyen de m'entretenir» (132). La nominalisation du terme désigne la réunion de chômeurs à la recherche du travail: «La Saint-Jean fut pour eux un jour de bonheur; ils allèrent ensemble à la ville pour voir la loue des serviteurs de la ville et de la campagne et la fête qui s'ensuit sur la grande place» (99). Au Pallars la date pour réaliser la loue, c'était une journée automnale, une fois le cycle des récoltes fini, le jour de foire, les jeunes candidats à être engagés

<sup>21</sup> Le DCVB marque uniquement le vocable *fullat* d'usage à Pont de Suert (Ribagorça), mais l'expression est connue et encore empruntée de nos jours par les *pallaresos*.

par les propriétaires venaient des hameaux et des petits villages vers le bourg où avaient lieu les discussions sur les conditions de cet engagement annuel, qui se formalisait oralement. En fin de journée ils faisaient la fête. Encore un autre point commun dans nos contrées: les parents *llogaven* leurs enfants ou eux-mêmes *es llogaven* à l'année pour l'apprentissage rémunéré du métier de bergers ou/et de paysans.

Dans le domaine médical le peuple berrichon de l'époque cherchait des solutions simples. Si l'on tombait malade, on avait recours à des **remégeux** ou des **remégeuses**, des êtres à grande renommée, par la connaissance de certains remèdes fort simples que le paysan acceptait bien volontiers venant de leurs mains, d'après George Sand. La petite Fadette est recommandée à la mère Barbeau, car elle n'exerçait que pour le seul amour du bon Dieu et du prochain: «Un jour, elle rencontra la marraine Fanchette, qui, l'entendant se lamenter dans son inquiétude, lui demanda pourquoi elle allait consulter si loin et dépenser tant d'argent, quand elle avait sous la main une **remégeuse**...» (204). Le terme catalan que nous considérons équivalent ce serait *remeiera*, -compte tenu de l'évolution linguistique- appliqué aux plantes ayant certaines vertus qui guérissent, mais aussi à certaines personnes qui prétendent connaître des remèdes ou des soins et qui se vouent à rendre service en les donnant sans être médecin.

La sorcellerie, les faits d'hallucination, les êtres mythiques s'accompagnent au Berry d'une foule de croyances et de légendes. L'ignorance et la superstition forcent les berrichons à prendre pour des prodiges surnaturels de simples situations d'entourage. «Landry se jeta alors sur l'herbe, et regarda le **follet** qui poursuivait sa danse et son rire» (103). Le follet n'est point un animal, c'est un pur esprit, un bon génie connu en tout pays, un peu fantasque, mais fort actif et soigneux des intérêts de la maison. Il hante quelquefois les écuries. Ces êtres ne seraient-ils pas une variante ou vice versa de ceux qui peuplent les légendes populaires, appelés *menairons* ou *minairons*, des êtres fantastiques, minuscules, mais capables de réaliser beaucoup de travail, aux ordres de leur propriétaire?<sup>22</sup> Il ne s'agit pas d'une espèce rare exclusive des Pyrénées, les *minairons* on les appelle aussi *diaplerins* ou *diablorins*<sup>23</sup> font partie d'une grande famille de petits follets qui vivent et travaillent dans les bois des contes de fées européens. Ils sont souvent représentés à côté des champignons ne serait-ce que ces êtres magiques sont le fruit des états d'hallucination produits par la consommation d'une *Amanita*, extrêmement hallucinatoire? Le souci de notre

<sup>22</sup> Voir COLL Pep, Muntanyes Maleïdes, Ed. Empúries, 1991, p. 98.

<sup>23</sup> QUINTANA Artur, "Llegendes dels menairons o diaplerins" in COLL Pep, *Lletres de la riba tallada*, Pagès Ed., 2004, p. 45-46.

auteur pour nous rendre son Nohant tel qu'elle le vivait se met en évidence à partir de la publication de *Jeanne*:

George Sand peint le Berry et ses protagonistes qui ne sont plus châtelains de village ou Parisiens retirés à la campagne, mais paysans parlant berrichon, labourant la terre, dansant la bourrée au son de la veille ou de la cornemuse, célébrant les mariages avec toutes sortes de coutumes étranges, croyant au follet et au meneur de loup<sup>24</sup>

Il faut placer l'œuvre de Sand dans une période où il apparaît en France une nouvelle typologie de lecteur avec les lois Guizot d'abord et avec l'instauration de l'école publique, obligatoire et gratuite de Jules Ferry. À partir de la mise en place des nouvelles directives dans le monde de l'éducation, la plupart des ouvriers et des femmes de toutes classes sociales savent lire. Ces lecteurs potentiels demandent du matériel approprié, c'est donc dans cette contexture qu'on voit apparaître la littérature populaire, à la portée de tout le monde et qu'elle a eu une montée due au grand intérêt éveillé chez les français pour le patrimoine national, avec une grande curiosité par le monde rural et la vie traditionnelle qui étaient sur le point de disparaître ou d'évoluer en profondeur. Il nous semble apercevoir dans le tissu social catalan quelques coïncidences avec celles vécues en France au XIX.

Pour conclure, je voudrais manifester que cet article est uniquement un échantillon de réflexions qu'on pourrait compléter à propos des textes littéraires rédigés dans des deux pays voisins. Trop souvent la crainte des difficultés vis-à-vis de la compréhension d'un texte nous empêche d'approfondir dans l'œuvre d'un écrivain. Cependant si nous posons notre objectif sur les éléments proches ou semblables entre deux textes, la comparaison va favoriser le point de départ pour l'approche compréhensive du lecteur. Les exemples précédents n'ont pas d'autre prétention que nous conduire à travers les pages de *La Petite Fadette* avec d'autres yeux, en observant les éléments communs entre ces deux parlars: berrichon et *pallarès*. Ce degré de lecture de *La Petite Fadette*, roman délicieux, souligne que George Sand n'est pas un écrivain neutre, mais une âme engagée et soucieuse de conserver la couleur locale du langage berrichon, ce qui nous a permis de le comparer à notre cher *pallarès*.

---

<sup>24</sup> REID Martine, "Préface" in SAND George, *La Petite Fadette*, op. cit. p. 12